

Qu'avait-elle à demander à Mlle Eva ? une audition tout d'abord. Il s'agissait d'examiner si sa voix porterait dans une salle de concert, si elle en savait assez pour ne pas être ridicule. Dans l'affirmative, elle prierait l'artiste de la guider à ses débuts, de lui prêter le secours de son expérience, de ses relations.

Elle passa une partie de la matinée à répéter une des meilleures chansons de son répertoire, en s'accompagnant au piano. Elle était prête pour l'épreuve, quand Mlle Eva, fidèle à sa parole, sonna à la porte.

La visiteuse, très distinguée, très correcte, entra, une ride de méfiance au front. A l'aspect de Florentine, en laquelle elle reconnut de suite une personne de condition supérieure, elle prit un air aimable.

— Vous m'avez intriguée, dit-elle, et je suis venue, un peu à contre-cœur, poussée par la curiosité. Je vois maintenant à qui j'ai affaire. Vous pouvez, mademoiselle, me parler à cœur ouvert, comme si j'étais votre sœur.

— Nous sommes sœurs, dit Florentine, du moins par l'infortune.

— Confiez-moi vos peines et dites en quoi je puis vous être utile.

Florentine l'invita à s'asseoir. Raconter son histoire était impossible : il lui aurait fallu divulguer l'inconduite de Cécile. Elle resta dans le vague et n'en fut peut-être que plus intéressante.

— J'ai quitté mon père, dit-elle, pour des raisons de la plus haute gravité. Il s'est remarié avec une toute jeune femme, qui m'a rendu la maison impossible. Je suis convaincue qu'il me fait rechercher, mais j'ai pris mes précautions. Il ne me reverra pas avant ma majorité. D'ici là, me trouvant sans ressources et ne voulant rien demander à mon père, je voudrais, comme vous, suivre la vocation irrésistible qui m'attire au théâtre. J'ai appris le chant, à la pension, avec une maîtresse de talent. Je ne suis pas de votre force, mais peut-être en sais-je assez pour le concert, où je voudrais m'essayer dans le genre patriotique. Voulez-vous m'accorder une audition ?

— Très volontiers, répondit Eva.

Florentine se mit au piano et, rassemblant tout son sang-froid, chanta la meilleure pièce de son répertoire. Sa voix tremblait un peu au premier couplet ; mais, au second, elle fit preuve d'un sens dramatique, d'une conviction qu'aucun professeur, si habile soit-il, ne saurait inspirer à une âme froide, indifférente.

Eva, artiste consciencieuse, reconnut la supériorité de sa rivale. Comme elle avait hâte de désertir le concert, et qu'elle éprouvait, pour les banales productions des chansonniers, un dédain insurmontable, elle ne manifesta aucun sentiment de jalousie.

— C'est admirable ! s'écria-t-elle, à la fin du morceau. Non seulement votre voix est superbe, mais on ne perd pas un mot de ce que vous dites, et la nature vous a avatagée d'une physionomie qui portera sur le public. Je quitterai prochainement le concert pour partir en Russie, où j'ai un engagement dans une troupe d'opéra comique. Si vous voulez me remplacer au Petit Eden, je me charge de vous faire agréer par le directeur.

— Merci mille fois, dit Florentine ; mais je ne suis pas si ambitieuse. Dans ce concert, où défile un public sans cesse renouvelé, je risquerais d'être reconnue. Mon père pourrait être averti et il ne manquerait pas d'accourir. Je voudrais trouver un engagement dans un petit concert de province.

— C'est bien difficile, et puis... vous ne pourriez y tenir votre rang. Vous seriez exposée à tous les inconvénients de la profession, inconvénients qui, pour la plupart de ces pauvres artistes, sont leurs principaux avantages. Et puis, pour se cacher, ma pauvre enfant, il n'y a tel que Paris. Faites-vous engager dans un concert de faubourg, comme celui du père Picoigne, à la Villette. Là, il ne vient jamais que des braves gens du quartier. Là, vous serez plus en sûreté qu'en province ; vous serez chez vous. Je n'ai qu'un mot à dire à Picoigne et il sera bien heureux de vous avoir dans sa petite troupe. Et puis, à part les familiarités de compagnons que vous aurez à remettre à leur place une fois pour toutes, vous ne subirez aucune obsession. Là, le public vient uniquement pour s'amuser et non pour chercher bonne fortune.

Florentine accepta. Ce fut ainsi qu'elle entra au beuglant du père Picoigne, d'où elle passa dans la troupe de Chantal, à la suite des circonstances que nous avons racontées.

XXXII

Separation

Florentine avait achevé son récit.

— Maintenant, dit-elle à Jean, j'attends vos confidences.

Elle brûlait de savoir les causes du chagrin profond et intime qui au milieu même d'une satisfaction passagère, laissait, sur le front

du jeune homme, flotter un nuage de tristesse. Car il n'est plus de repos pour l'homme condamné à traîner avec lui un souvenir douloureux. Tant que leur père ne serait pas réhabilité, les fils Jordanet étaient condamnés à prendre leur part de ses souffrances.

Jean raconta, avec tous les détails, le drame terrible qui avait apporté la désespérance dans sa famille, si heureuse auparavant, malgré l'obligation de quitter l'Alsace, tombée sous le joug des Prussiens.

Il fut obligé de s'arrêter après le récit de la séance de la cour d'assises, où le père s'était vainement défendu contre l'accusation qui pesait sur lui. Les sanglots étouffaient sa voix.

Prise de pitié, Florentine se pencha sur le pauvre enfant et l'embrassa.

— Ami ! dit-elle, je comprends maintenant. Et moi, qui vous considérais, au début, comme un vulgaire cabotin. Mais c'est sublime, ce que vous avez fait là ! Et votre père doit être fier de vous. Pour ne pas être à charge aux vôtres, vous avez pris le seul métier qui pouvait vous assurer l'existence. Ce rôle de bouffon, qui vous broyait le cœur, vous l'avez accepté sans faiblesse.

Il se laissait consoler par elle.

Il réchauffait son cœur contre le sien. Il s'enivrait de la sentir si près de lui, aimante, franchement aimante, sans aucune de ces restrictions qu'elle puisait dans sa fierté souveraine.

— Oh ! oui, fit-il, j'ai passé de durs moments chez le père Picoigne, surtout quand votre regard froid et débaigneux rencontrait le mien ; quand, à force de grimaces, j'excitais le rire de toute la salle et qu'on me criait, à moi, le désespéré ; " Bravo ! Carillon, bravo ! "

Elle reprit sa place, à la petite table, en face de lui. Son visage redevint grave, comme lorsqu'elle donnait la leçon.

— Jean, vous avez supporté une vie d'isolement et d'humiliations incessantes. Que ce début vous serve pour l'avenir. Vous allez être soldat et d'autres épreuves vous attendent. Acceptez-les d'avance et préparez-vous à subir la discipline.

— Je suis prêt, assura-t-il d'un ton ferme. Votre pensée me suivra partout et me soutiendra.

— J'y compte bien. Ce n'est pas tout : il faudra vous instruire. Je n'aurai pas eu le temps de vous apprendre ces premiers éléments, sans lesquels vous ne sauriez atteindre le but. J'entends que vous fassiez votre chemin dans l'armée et que ce nom de Jordanet, qu'une condamnation inique a couvert d'opprobre, vous le releviez dans l'estime des hommes.

— Je serai à la hauteur de cette tâche... tant que vous ne me retirerez pas votre promesse, tant que je vous sentirai près de moi par la pensée, même lorsque les nécessités de l'existence nous tiendront éloignés l'un de l'autre.

— Je vous ai donné ma parole. Vous me connaissez : je ne suis pas de celles qu'un caprice fait changer d'idée du jour au lendemain. Jean je serai votre femme, quand à force d'énergie, de persévérance, vous serez sorti du rang. Mon pauvre père en savait moins que vous, à son entrée au régiment. Il n'a guère étudié, mais il s'est couvert de gloire et il est parvenu au bat. Aujourd'hui, c'est plus difficile ; on exige des officiers un savoir réel, en proportion avec les difficultés d'une stratégie qui, du domaine de l'art, a passé dans celui de la science.

Jean était heureux d'entendre parler cette femme supérieure. Et c'était à lui, si humble, si en retard sur toutes choses, qu'elle s'adressait. Elle l'exaltait au point de lui faire perdre cette timidité naturelle, cette crainte des difficultés à vaincre qui paralyse l'ignorance.

Maintenant il avait confiance en lui-même. Il se sentait pour ainsi dire régénéré. L'amour centuplait ses facultés.

Ce qu'autrefois il n'aurait même pas essayé de comprendre, par apathie, par indifférence coupable il l'approfondissait d'un seul effort de sa pensée. Son intelligence endormie s'éveillait enfin. Il avait soif de lumière et l'ambition naissait en lui, la plus noble des ambitions.

Certes, la montée serait rude à escalader ; mais au bout, il trouverait Florentine, radieuse ; elle lui tendrait les mains, disant : " Je suis à toi, tu en es digne "

Mais dans quel régiment allait-il tomber ? Serait-il cavalier, ou fantassin ? A cet égard, il n'avait aucune préférence. Etant résigné à son sort, il attendait sans aucune impatience. On l'avait jugé bon pour le service, c'était l'essentiel.

De fait, ayant mené, depuis l'arrestation de son père, une vie exemplaire sous tous les rapports, il se sentait une vigueur capable de supporter les plus dures fatigues.

Sa feuille d'appel lui arriva enfin. Elle était ainsi conçue :

" Par ordre du ministre de la guerre, il est prescrit au nommé Jean Jordanet, jeune soldat de la classe 1872, résidant à Paris, rue Montparnasse, chez sa mère, de se rendre, le 13 novembre 1873, à huit heures et demie du matin, au bataillon 68, porte de Châtillon, d'où il sera immédiatement dirigé sur le 83^e de ligne, à Blois. "

A Blois ! au 83^e de ligne, dans le régiment du père de Florentine ! Etrange coïncidence ! Jean courut chez son amie et lui annonça